

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Il est d'usage, depuis un certain temps déjà, de faire une saison à Vichy avant d'aller aux bords de mer; malade ou non, chacun s'achemine vers les bords fleuris de l'Allier: les sept sources minérales ne sont bien souvent que le prétexte; la vérité, c'est que l'on va chercher ce mouvement fiévreux de la vie parisienne, dont certaines personnes ne peuvent se passer.

De toutes les stations thermales de France, Vichy est la plus célèbre et la plus considérable; sous l'empire, elle a pu soutenir la comparaison avec les principales villes d'eaux d'Allemagne, Bade et Spa; depuis, elle n'a rien perdu de son prestige, et cette année l'affluence des visiteurs est énorme.

A cette époque de l'année, on fait beaucoup de toilette à Vichy, et la vie d'une femme élégante se passe à s'habiller. Le matin, pour aller au bain ou à la source, c'est un costume simple: toile ou laine, jupon de velours anglais, chapeau ordinaire. Après le déjeuner, la toilette est élégante, recherchée même: c'est le moment de la promenade et du concert, qui commence à deux heures; il règne alors un *frou-frou* continu dans l'allée bitumée qui sépare le Casino de l'établissement thermal, et l'on retrouve là toutes les gracieuses mondaines du Paris cosmopolite. A quatre heures, chacun reprend le chemin du bain ou de la source. On rentre ensuite à l'hôtel endosser un costume d'un autre genre; l'heure du diner approche et il faut être très-belle pour la table d'hôte, dont la cloche se fait entendre entre cinq et six heures; c'est l'instant où triomphe la belle lingerie, qui comprend aujourd'hui un nombre infini de détails ravissants. Enfin le soir, on peut encore se livrer à de nouvelles combinaisons coquettes, si le cœur vous en dit, car il y a théâtre ou concert.

Je ne parle pas des promenades à pied, à cheval ou en voiture, qui nécessitent une toilette différente, mais je résumerai le tout en donnant une série de costumes appropriés à chaque situation.

Matin. — Jupon en velours anglais noir, uni, terminé par un gros cordon; tunique en toile *roulière*, simplement ourlée avec six rangs de piqûres, relevée par des boutons et des

boutons de fantaisie posés de place en place sur les trois coutures de derrière; un cordon, placé en dessous, tend le tablier et forme le pouff. Corsage russe à gros plis doubles, comme les blouses de bambins, manches pareilles et nulle autre garniture que les boutons de rigueur; large col marin, lingerie en broderie anglaise. Ceinture en cuir serrant la taille. Chapeau en toile assortie, garni de velours noir et de fleurs des champs. A côté de cela, on voit des costumes tout beige, mohair, chevrotte, etc., etc.

Après midi. — Ici il est plus difficile de préciser, car des goûts et des couleurs..... Enfin, nous allons faire pour le mieux et choisir dans l'ensemble! Jupon en fin linon mauve à traine, garni de plissés de 12 centimètres faisant cinq fois le tour; long et large tablier, traversé à deux reprises, puis terminé par un entre-deux et une dentelle en valenciennes; il est relevé à la place du pouff par d'élégantes draperies

sous un coquillé de ruban assorti et de valenciennes. Cuirasse composée de bandes et comme rayée de linon et d'entre-deux en valenciennes; corsage de dessous blanc et décolleté, avec des manches courtes, lingerie ruchée en dentelles assorties. Chapeau en paille de riz, genre *M^{me} Lebrun*, à larges bords relevés d'un côté, garni de plissés de mousseline blanche, valenciennes, velours noir et roses thé sans feuillage. Au corsage, un bouquet de roses mélangé de velours noir.

En bien plus simple, mais très-coquet également: costume



P. N° 218. — CHAPEAU *Judic*.

Modèle de M^{me} de Bysterwell (faubourg Saint-Honoré).

en toile d'Alsace à rayures bleu terne et blanches; le jupon est entouré de plissés ainsi faits : trois dont la rayure bleue est saillante, c'est-à-dire formant le dessus du pli, tandis que la rayure blanche domine aux deux autres; les cinq plissés sont entremêlés. La seconde jupe, terminée par deux plissés plus petits, disposés de la même manière, est relevée d'une façon originale par de larges rubans *nacarat*, produisant un fouilli des plus gracieux, impossible à décrire. Corsage-veston croisé devant, avec collerette et revers l'ouvrant du haut; un *collier de ruban nacarat* encadre l'ouverture indiquée, et les deux extrémités se réunissent derrière sous un nœud à bouts flottants. Les manches duchesse ont deux rangs de plissés surmontés d'une draperie et d'un nœud en même ruban. Ruches en crêpe lisse, blanc à l'intérieur du cou et des bras. — Chapeau *Bourbonnaise* en paille belge; fleurs églantines blanches dessus et dessous, ruban bleu et nacarat.

Dîner, table d'hôte. — Jupon en faille gris souris; grand volant foncé haut de 25 centimètres, terminé par un plissé très-fin de 12 centimètres, surmonté d'un coulissé de 10 centimètres à trois cordons et tête aux deux bords. Corsage en faille, manches coulissées, puis là-dessus une polonaise sans manches, véritable *cotte de mailles*, en filet de soie grise et perles d'acier, bien collante de taille et de corps, emprisonnant de ses réseaux brillants non-seulement le buste, mais aussi la jupe sous forme de tablier arrondi et long devant, court derrière, terminé par une frange de soie perlée. Collerette montante derrière et ruchée, ouverte devant, doublée de soie rose pâle; ruches en crêpe lisse blanc à l'intérieur. Cette *cotte de mailles* peut se mettre sur un corsage décolleté, mais il faut dans ce cas avoir des manches de filet pour les bras nus.

Pour le théâtre, on s'habille à peu de chose près de la même façon, les *fanatiques* de la mode sont les seules femmes qui se résignent à faire de nouveaux frais.

MARY D'AUBERVILLE.

Descriptions des planches dans le texte.

P. N° 218 (voyez page 337).

Chapeau *Judic* en paille d'Italie; haute calotte bombée, bord large et relevé tout autour, garni de deux rangs de velours noir, dont l'un touche aux cheveux entre deux petites guirlandes de muguet; la calotte est entourée d'une draperie en velours avec un large nœud *Papillon* sur le côté gauche; au côté opposé se trouve une demi-guirlande de muguet qui forme demi-cercle sur le chapeau et le complète. La disposition et l'arrangement de cette coiffure en font un chapeau facile à mettre avec presque toutes les toilettes.

G. N° 433 (voyez page 342).

1. Toilette de campagne en linon lilas, vue de face; jupon à traine entouré d'un plissé à plis plats haut de 50 centimètres, posé au bord du jupon raccourci d'autant, c'est-à-dire que sous le plissé il n'y a pas d'étoffe. Tablier très-long en même étoffe, garni d'une frange écrue à grelots, relevé très-haut d'un côté, recouvrant le jupon de l'autre. Corsage vu de face, composé d'entre-deux de guipure écrue et de bandes en linon lilas, sans *pinces* devant, fixé à la taille par une ceinture de fantaisie en plaques argentées reliées par des chaînettes. Manches en linon, bouillonnées dans leur longueur et garnies en long de deux franges grelots; le bas se termine par un revers formé de bandes de linon et d'entre-deux en guipure écrue dont les bords sont encadrés de dentelles assorties. Lingerie ruchée. — Chapeau bergère en paille d'Italie vu de face, bord haissé devant, calotte entourée de ruban lilas et de raisin noir.

2. Même toilette vue de dos. En reprenant le corsage, déjà décrit de face, nous trouvons ici deux longs et larges pans, sans fronces, terminés en carré dans le bas, et qui font partie du dos du corsage; ils sont naturellement composés des mêmes bandes de linon lilas et des mêmes

entre-deux en guipure écrue; de plus, les bords extérieurs sont garnis de dentelle assortie. Un ruban filas rapproche les deux côtés intérieurs de ces pans à la façon d'un lacet. On se rend compte, par cette figurine, de la façon dont le tablier de linon uni est relevé: il est facile de voir qu'un côté passe sous un des pans, tandis que l'autre se fixe sur le second pan enfermant un élégant *froufrou* de draperies et de franges. On voit également la partie relevée du derrière du chapeau garnie d'une touffe de coques.

G. N° 437 (voyez page 343).

1. Petite fille de dix à douze ans. — Costume de foulard de deux couleurs: la jupe gris-perle garnie devant de deux petits volants dentelés et plissés surmontés d'un biais liséré; pouff accentué derrière et uni. Corsage et manches de même teinte que la jupe, col marin très-ouvert devant et garni de broderie anglaise. Par-dessus ce corsage, veste sans manches en foulard croisé bleu-faïence, retenue par une ceinture avec basques carrées devant et derrière. — Chapeau *Niçois* en grosse paille, orné d'une petite couronne de cerises.

2. Robe de taffetas havane clair: la jupe à traine derrière, garnie devant d'un volant froncé, avec un haut volant plissé de gaze blanche surmonté d'un bouillonné et d'une haute tête tuyautée; quilles de chaque côté, composées de cinq volants plissés surmontés de biais de deux tons; deux hauts volants froncés au bas de la traine derrière, surmontés de gaze blanche et d'une grosse chicorée déchiquetée; large nœud soutenant le pouff de la jupe. Corsage *Médicis* à longues basques en pointes devant et derrière, bordées d'un large biais liséré; postillon à plis creux et en pointes derrière. Manches à crevés de gaze dans toute la longueur, avec petits revers laissant paraître un plissé de gaze retombant en manchette. Collerette de faille déchiquetée à plis creux, avec plissé de gaze de même hauteur à l'intérieur. — Chapeau *Bébé*. Passe de paille, fond de foulard bleu pâle et grappe de raisin artistement posée devant, ruché de tulle en dessous et nœud de faille de côté. — Bas de soie à coins brodés et souliers de chevreau Louis XIII, retenus par une seule barrette.

Description de la planche coloriée n° 1132 D.

1. Chapeau *cloche* en paille anglaise marron; du bord aplati sur les cheveux s'échappe un petit ruché en turquoise violette; une écharpe mauve entoure la calotte par des draperies, et le tout se complète par une aile grise *bleuacée*, posée sur le côté en sigrette.

2. Chapeau *Trianon* en paille de riz blanche, bordé à cheval en velours noir. Une écharpe en gaze, en tulle noire, forme bouillonné autour de la calotte dans une couronne peu fournie, de roses de plusieurs teintes, elle se mélange ensuite, derrière, avec des nœuds à bouts longs et flottants de ruban rose et de velours noir, qui fixent le bord relevé contre la calotte, formant une garniture assez volumineuse, composée, en outre, de roses et d'une plume blanche dont la pointe tombe sur la calotte.

3. Chapeau genre *bolivar* en paille de riz à larges bords, couverts en dessous jusqu'à 2 centimètres de la lisière d'un coulissé en turquoise bleue; trois roses thé relèvent et fixent ces bords d'un côté. Une écharpe en turquoise bleue drapée autour de la calotte vient fixer une touffe de trois plumes bleues qui ornent le devant.

4. Fichu en faille ou crêpe de Chine bleu clair pour toilette *habillée*, garni sur les bords d'entre-deux et de petits motifs de guipure blanche formant *quadrillé*. Une haute dentelle assortie le termine tout autour, en remontant sur les bords des devants, pour former une ruche *Médicis*. Ce fichu se taille en biais sans couture derrière; les épaules sont froncées à partir des crans indiqués sur le patron que l'on trouvera annexé à notre numéro du 1^{er} août; ces fronces sont retenues par un biais plissé orné d'un nœud de ruban à longs pans.

5. Col ouvert en crêpe de Chine rose entouré d'un double rang de guipure blanche. On peut également établir ce col en percale fine et broderie anglaise.

6. Dos du fichu décrit sous le n° 4.

Description de la planche coloriée n° 1151 B.

Substituée à la planche N° 1152 D, pour celles de nos abonnés qui nous en ont adressé la demande.

1. Robe de foulard croisé de deux tons. Jupe unie devant, à demitruite derrière, ornée de chaque côté de petits plissés remontant en quilles; derrière deux volants de foulard écri surmontés d'une tête composée de trois petits plissés, le plus clair au milieu des deux autres. Tunique relevée d'un seul côté par un nœud de foulard écri, garnie d'un volant froncé à tête. Corsage ajusté à longues basques formant gilet carré devant et pointé derrière, col de deux teintes claires, mêmes parements au bas des manches. — Chapeau de paille de riz à fond de gaze blanche à passe relevée derrière et doublée de foulard vert, nœuds de faille de même teinte et rose posée de côté au-dessus du chignon. — Souliers de chevreau mordoré à barrettes, bas de fil d'écosse écri.

2. Jupe et corsage décolleté en foulard lisse bleu électrique, la jupe garnie devant d'un volant plissé de 50 centimètres surmonté de deux hauts bouillonnés, nœuds de chaque côté; derrière, cette jupe est plissée dans toute sa hauteur. Tunique de gaze blanche, drapée en châle devant et formant pouff derrière. Corsage ajusté à longues basques formant plastron boutonné de côté et orné d'un biais de faille bleue et d'une collerette tuyautée, collerette de dentelle à l'intérieur, hauts parements de faille au bas des manches. — Chapeau Watteau en paille anne bordé de velours noir garni d'un bouquet de cerises, d'un nœud de ruban et d'une touffe de plumes, guirlande de cerises en dessous. — Souliers Louis XIII, à barrette en chevreau noir.

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

Les étrangers, cette manne humaine qui tombe sur Paris pendant la belle saison, commencent à envahir les hôtels, les magasins et les théâtres, et l'on rencontre parfois une curieuse collection d'excentriques parmi ces nouveaux visiteurs : des Anglaises nomades vêtues de costumes confortables, mais sans le moindre goût, mariant effrontément dans leurs étoffes les couleurs les plus discordantes; des Allemandes à l'air rêveur, drapées dans un châle de nuance éclatante, resplendissantes de fraîcheur et d'embonpoint, suspendues au bras d'un Werther platonique; des Américaines qui, même en Europe, exercent la « flirtation » absolument comme dans leur pays.

Tout ce monde va, vient, circule, se trompe, demande son chemin et crie comme âme en peine dans ce grand Paris, qui lui paraît un paradis terrestre et qu'il ne voit jamais que dans sa saison la moins brillante.

Les Parisiens, au contraire, n'ont qu'une préoccupation : c'est d'abandonner en été leur ville tant aimée; car un des traits caractéristiques du parfait Parisien, c'est une passion immodérée pour la campagne. — Aussi la vie des champs est-elle une des conditions de sa destinée, comme c'en est une aussi de s'éprendre, à certains moments, de la musique des Italiens, des solennités du sport, des plaisirs du bal et de tant d'autres félicités du même genre. — Que si vous lui demandez d'où lui vient cette belle tendresse pour l'air pur, il vous répondra qu'il adore tout cela, parce qu'il est de bon ton de l'adorer depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre.

Pour le châtelain des environs de Paris, la vie de campagne n'est que l'ennui dépaycé. Monter en chemin de fer après la Bourse, arriver essoufflé, manger du veau et le trouver invariablement bien meilleur qu'à Paris, d'où il vient presque toujours; prendre le café en plein air, découvrir qu'il fait froid et affirmer qu'il y a eu de l'orage quelque part; faire une dizaine de tours dans le jardin, y contempler avec attendrissement un chou qu'on a arrosé de ses mains, étudier le progrès de cinq ou six artichauts pleins d'avenir et de... pucerons; compter

ses pêches, puis rentrer au salon; essayer la lecture d'un journal pendant que madame essaye de déchiffrer le grand air d'un opéra quelconque, remarquer que les jours commencent à raccourcir, discuter l'insoluble question de savoir si l'on est plus heureux l'été que l'hiver, ou l'hiver que l'été; se coucher en se plaignant de ne pouvoir prendre une glace, et, le lendemain se réveiller pour reprendre le chemin de fer; n'avoir pas de plus grand plaisir que de rencontrer à la station les gens qui prennent le même train, parler avec eux de la pluie ou du beau temps, de la cherté des vivres ou de la baisse de la Bourse, etc., etc. : voilà à quoi se réduit la vie de campagne pour la plupart des Parisiens mis au vert. Et voilà pourquoi Paris est devenu un désert!

En revanche, les environs de Paris d'abord, puis les villes d'eau et les plages maritimes, regorgent de voyageurs. Rien n'est plus bizarre que l'existence des pêcheurs pendant la saison des bains. Les indigènes de presque toutes les plages maritimes se réfugient dans leurs greniers ou leurs caves (on n'a jamais pu savoir au juste) pendant les trois mois d'été, afin de laisser aux baigneurs leurs maisons plus ou moins laides, plus ou moins commodes, et cela au plus haut prix possible; et pendant ces trois mois, d'élégantes naïades sortent, en riches toilettes, de ces modestes habitations de pêcheurs, ce qui produit, je vous l'assure, un bien étrange effet.

Il n'en est pas de même des villes d'eaux qui, elles, sont construites spécialement en vue des malades, et offrent aux voyageurs un peu plus de confort que ces petits ports de mer plus ou moins en vogue aujourd'hui. A propos de villes d'eaux, j'entends raconter dernièrement l'anecdote suivante, qui peut passer pour la condamnation frappante de nos modes actuelles, quand elles sont exagérées.

Un maître d'hôtel de Vichy, très-rigoriste au sujet de la fréquentation de sa maison, avait été averti, par un de ses confrères de la très-prochaine arrivée chez lui de deux voyageuses, l'une du plus grand monde, la comtesse de P..., l'autre connue pour une des sirènes les plus assidues des casinos en renom. Notre homme se promit bien de refuser impitoyablement sa porte à la dernière, et de réserver toutes ses prévenances pour la comtesse.

A deux jours de là, s'arrête à l'hôtel une chaise de poste d'où descend une petite dame pimpante, coiffée, avec une crânerie superbe, d'un chapeau impossible juché sur un catacoi de la plus belle longueur. Plus de doute, c'est la dame suspecte qu'il s'agit d'éconduire. L'hôtelier se dresse de toute la hauteur de sa dignité méconnue, et déclare qu'il n'a plus un seul logement vacant. « Mais, ajoute-t-il d'un air moqueur, il y a plus loin une maison garnie où madame pourra trouver un gîte à sa convenance. » La dame part sans paraître s'apercevoir seulement des airs de l'hôtelier, et va chercher ailleurs une hospitalité moins ombrageuse.

Une heure après cet incident, arrive une autre voyageuse aux allures froides et réservées, honnêtement vêtue, ayant ce parfum de confortable qui flatte particulièrement l'odorat des aubergistes. L'hôtelier n'en demande pas davantage et reconnaît à ces signes certains la comtesse de P..., de haute lignée aristocratique; aussi, de se confondre en politesses, en avances obséquieuses. « Il attendait madame la comtesse et lui a réservé un de ses meilleurs appartements. » La dame répond à ces déférences par un sourire hautain, et prend possession du logement en question.

A peine l'installation est-elle achevée, que l'infortuné aubergiste découvre qu'il est victime de la plus fatale méprise. La femme de chambre de la nouvelle venue a bientôt dit à qui veut l'entendre que sa maîtresse attend un prince russe qui la protège, et qui lui a donné rendez-vous à Vichy.

Qu'on juge du désespoir du pauvre hôtelier! Il a pris le bon

ange pour le mauvais, la pluie pour le beau temps. Renseignements recueillis, la dame éconduite est la comtesse de P...; l'autre voyageuse, à qui il a fait les honneurs de son plus beau logement, est la femme interlope : c'est l'ivraie à laquelle il a sacrifié le bon grain.

La morale de l'histoire, c'est que le bon grain devrait savoir se faire distinguer, et qu'il n'a que ce qu'il mérite en se faisant juger sur les apparences.

Les coiffures tombantes dans le cou sont redevenues à la mode. Nous faisons grâce à nos lectrices de la description des chevelures à tous crins que l'on rencontre à chaque instant, mais nous tenons à leur faire part d'une mésaventure récemment arrivée.

Par un jour d'orage, une petite femme pimpante, passant sur le boulevard, eut la mauvaise chance de coudoyer un maladroit, si bien que l'une des baleines du parapluie de ce dernier entra dans le chignon de la jolie promeneuse. Après quelques efforts, le parapluie se dégacha, mais en restant orné d'un trophée; le luxueux chignon de la pauvrete avait disparu de sa tête, et se trouvait suspendu à l'indiscrète baleine du maudit parapluie!

Je vous laisse à juger du désappointement de l'infortunée promeneuse, et de l'hilarité générale que provoqua autour d'elle cet incident burlesque.

ANNE DE THOMEREYS.

CHRONIQUE MONDAINE

La dispersion des notoriétés de la société française aux quatre points cardinaux commence à s'exercer dans les plus larges proportions, et cela surtout au profit des villes d'eaux.

Trouville et Deauville sont déjà envahis par une foule aussi brillante que cosmopolite parmi laquelle domine l'élément hispano-américain. Il y a là un développement de toilettes à outrance qui n'est pas le moindre attrait de la plage.

Les costumes sont en laine de nuance très-tranchée, avec pèlerine-capulet, très en faveur pour le matin. Les broderies en soie d'Alger sur réseaux gris de lin, les perlures d'acier, de jais, les applications de guirlandes de fleurs en relief et de nuance variée sont les garnitures en vogue.

Le mélange de taffetas à petits et à grands carreaux, sur des jupons de faille unie, et avec veste assortie au jupon, produit encore des toilettes fort élégantes, mais la fin des fins est, cette année, l'importation par quelques grandes dames étrangères, la princesse Wittgenstein, la princesse Radziwill, la princesse Galitzin, de la tunique à la Bulgare : collante et sans plis ni fronces par devant et trois gros plis par derrière. C'est d'une originalité de coupe très-heureuse et d'une rare distinction.

En fait de robes, on s'occupe beaucoup, en ce moment, de quarante toilettes complètes que le comte Duchâtel offre à sa fiancée, mademoiselle Marie d'Harcourt. Il y en a de toutes couleurs et de toutes formes, et les réminiscences de la garde-robe de *Peau-d'Ane* sont dépassées. D'après cela, vous pourrez juger des splendeurs de la corbeille. En dehors des dentelles, des éventails, du livre d'heures, — manuscrit sur vélin, orné de miniatures, véritable trésor d'art, — des châles de l'Inde et de Perse, les bijoux forment une collection d'un attrait inépuisable. Il y a deux rivières en diamants, dont l'une à deux rangs, incomparable; des perles blanches et des perles roses d'une eau merveilleuse; un médaillon orné d'un saphir, qui, à lui seul, serait une fortune pour bien des gens; un bouquet de fleurs en diamants, se démontant et pouvant former une couronne; puis toute une suite de bijoux anciens, d'un fini et d'une

recherche de travail sans prix. Il est impossible d'unir plus de goût à plus de faste, et l'on reconnaît dans tous ces choix la main exercée de la duchesse de la Trémoille, sœur du comte, non moins que celle de la comtesse Duchâtel.

L'exemple de mademoiselle d'Harcourt trouve de l'écho parmi les jeunes filles de son monde, et le mariage fleurit au faubourg Saint-Germain plus que jamais en ce moment. L'union décidée d'hier est celle de mademoiselle Emilie des Cars, fille du comte, et dont la mère est une Cossé-Brissac, avec le comte Bernard de Montesquiou, et il est difficile de trouver une alliance qui présente plus de titres de sympathie.

Si l'on se marie beaucoup dans le Paris mondain, on n'y baptise pas moins. L'un des derniers baptêmes, et des plus brillants, a été celui du fils du prince de Béarn et de la princesse, née de Périgord. Les parrain et marraine étaient le duc de Périgord, aïeul du côté maternel de l'enfant, et la comtesse de Galard-Brassac de Béarn, sa grand'mère du côté paternel. Mercredi de la semaine dernière, a eu lieu le baptême du fils du vicomte et de la vicomtesse de Chabannes, tenu sur les fonts par ses grands-parents l'amiral et la comtesse douairière de Chabannes.

A propos de ces choix, qu'il nous soit permis de faire une remarque qui nous tient depuis longtemps à la plume et de noter combien les familles s'écartent de l'esprit qui a présidé à l'institution du parrainage dans le baptême, en faisant généralement aujourd'hui tenir sur les fonts leurs enfants par les ascendants immédiats de ceux-ci, c'est-à-dire leurs tuteurs-nés. En dotant l'enfant d'un parrain et d'une marraine, l'Église, en cela pleine de sagesse et de prudence, cherchait à lui donner une famille d'adoption qui eût à lui porter aide et protection au cas où il viendrait à être privé de ses appuis naturels.

Aussi était-ce toujours des étrangers qu'on prenait autrefois pour remplir ces fonctions, et plus d'un filleul a eu à s'applaudir, dans la suite de sa vie, du choix des parents adoptifs qui présidèrent à son berceau. A présent, on a tout changé, et, comme bien d'autres choses, au rebours de toute sagesse et de toute logique : ce sont ses grands-parents ou, à leur défaut, les membres les plus âgés de sa famille, qu'on donne à l'enfant pour parrain et marraine.

A cette vie qui commence, on choisit pour appui des existences qui s'éteignent et qui, de plus, sont obligées à la protéger par les liens du sang. N'est-ce pas aussi peu intelligent que peu prévoyant! On nous assure que c'est l'égoïsme des temps qui contraint les ménages en accroissement de famille à agir ainsi. Il leur est presque impossible, paraît-il, de trouver parmi leurs amis un couple qui ne recule point devant l'obligation de la layette, des boîtes de dragées et des cadeaux divers, et les bons génies ou les bonnes fées qu'on appelle maintenant auprès des berceaux exigent des vacations.

Siècle généreux et cordial que le nôtre! Nos pères, jadis, eussent considéré le refus d'un parrainage comme la plus sanglante injure à faire à celui qui venait leur demander ce service et cet honneur; aujourd'hui, des amis de vingt ans, à qui l'on s'adresse pour cet office, vous font connaître d'abord le prix de leur déplacement et le tarif de leur intervention. Ce sera un bronze ou une paire de pistolets pour le parrain, un bracelet ou un médaillon en diamants pour la marraine.

Devant cet état de choses, qui laisse bien loin derrière lui les paires de gant, ce cadeau attitré de toutes les cérémonies d'autrefois, on a dû se résigner à baptiser ses nouveau-nés en famille, et voilà pourquoi les enfants n'ont plus de parrains et de marraines que de noms.

L'explication est acceptable pour les classes moyennes, mais dans des cas comme ceux qui se sont présentés aux hôtels de Béarn et de Chabannes, elle ne saurait être alléguée, et il serait désirable que nos vieilles familles aristocratiques main-

finsent hautement les traditions en matière de baptême et ne laissassent pas au seul Opéra-Comique les parrains à la George Brown.

L. SPORT.

LA VIE PARISIENNE

La Monnaie frappe depuis quelque temps de nouvelles pièces de cinq francs en argent, à l'effigie de la République.

Le modèle adopté est celui des anciennes pièces de 1848.

Derrière l'effigie de la République, se trouvent les trois figures allégoriques qui figurent sur les pièces datant de la première Révolution. Hercule, personnifiant la Force, est représenté debout entre deux déesses qui se donnent fraternellement la main, comme il sied à la Justice et à l'Égalité, tandis que lui-même appuie sur leurs épaules une main protectrice.

Tout cela est parfait, n'est-ce pas? Eh bien, une de ces pièces a été refusée, ces jours derniers, à un de nos amis par une pâtissière de la rue Royale.

— Monsieur, lui dit-elle, je ne puis accepter une pièce de mariage.

Notre ami, après avoir vainement insisté, dut réclamer l'intervention de personnes compétentes. De l'enquête à laquelle elles procédèrent, il résulta que la fabricante de brioches avait pris les deux personnes placées à droite et à gauche de la pièce pour deux conjoints se jurant fidélité devant le maire.

Et monsieur le maire, c'était Hercule!

Tout ce qu'il y a de plus historique.

Un mot dont nous garantissons également l'authenticité.

À la suite du défilé de la grande revue passée par le maréchal-président, les sièges des Champs-Élysées étaient littéralement disputés par la foule exténuée de fatigue.

Une famille parvient pourtant, au prix de nombreux efforts, à conquérir quelques chaises libres.

La préposée à la location s'approche aussitôt du chef de la famille.

— Combien cela coûte-t-il pour s'asseoir? demande celui-ci.

— Deux sous par tête, répond gracieusement la dame.

Un artiste connu vient d'avoir une idée triomphante. Il s'est gratifié d'une montre en métal doré, afin d'être ainsi dans l'impossibilité de l'engager.

Il n'est évidemment point de l'école du spirituel Privat d'Anglemont, qui, demeurant au-dessus d'un bureau de Mont-de-piété, disait philosophiquement à ses amis :

— Je suis au-dessus de mes affaires.

Et quand on lui demandait l'heure, il répondait volontiers :

— Il est dix heures à la reconnaissance de ma montre.

Hélas! que de drames et d'angoisses sous cette apparente gaieté!

À propos de montre, on jugeait dernièrement en police correctionnelle un pick-pocket, qui avait profité d'un incendie pour fouiller les poches.

— Dites-nous, demande le président, comment vous avez volé la montre du plaignant?

Le prévenu, sans se déconcerter :

— En faisant la chaîne, mon président.

La parole est à Calino pour le mot de la fin.

Dans une soirée à laquelle il assistait, la conversation tombe sur les veufs.

— Nous voyons, dit quelqu'un, beaucoup de maris pleurés par leurs veuves.

Calino se lève, et de ce ton dogmatique qui lui est particulier :

— C'est vrai, dit-il, mais en revanche, vous voyez bien peu de veuves pleurées par leurs maris.

A. Z.

THÉÂTRES

OPERA. — Reprise du ballet *la Source*, pour la rentrée de mademoiselle Sangalli. Cette charmante artiste possède un talisman qui ferait braver la température la plus élevée. En la voyant papillonner, voltiger et, légère comme un oiseau, exécuter sur la scène ses vertigineuses évolutions, on se croirait réellement transporté dans le royaume des fées.

À ses côtés brille d'un éclat non moins vif mademoiselle Fiocre, et, grâce à ces deux étoiles du ciel chorégraphique, *la Source* constitue un spectacle des plus attrayants pour la saison.

GYMNASÉ. — Ce théâtre continue, en dépit du temps chaud, à faire preuve d'une activité singulière. Il vient de passer une quinzaine de jours sur deux petites pièces qui n'auront point laissé de traces. L'une d'elles, intitulée *Dubois d'Australie*, était le début au théâtre du chansonnier Gustave Nadaud et elle n'a point réussi. Même sort est échu à *la Drogonne*, signée de M. Edouard Plouvier.

Enfin, est venue *la Chute*, de M. Louis Leroy, qui, pour être de dimensions plus amples, n'a pas beaucoup plus d'importance. C'est l'histoire parallèle d'une femme du monde qui tombe et d'une choriste de l'Opéra-Comique qui cherche à s'élever.

Au troisième acte, les deux femmes se trouvent face à face; la choriste Carmina, près de régulariser sa situation par un mariage avec le jeune vicomte de Malbouty, ayant déjà enchaîné à son char l'amant de madame de Vandeuil, traite de haut la pauvre délaissée et la chasse de son salon. M. de Vandeuil survient au moment où sa femme est insultée, marche droit au lâche amant qui a toléré cette insulte, s'acquitte envers lui d'une dette de jeu arriérée et le provoque.

Le quatrième et dernier acte est d'une simplicité trop affectée. M. de Vandeuil se bat, revient mortellement blessé, assisté d'un chirurgien de fantaisie, qui ne songe même pas à explorer la plaie. Le mari agonisant s'accuse des désordres de sa femme et expire en s'écriant : « Pauvre femme! quel avenir! »

Telle qu'elle est, cette pièce a trouvé pourtant un accueil assez aimable, dont le mérite revient surtout à l'interprétation. Il a fallu toute la souplesse du talent de M. Landrol pour dissimuler l'incohérence du rôle du mari. M. Andrieu a eu un véritable succès dans le personnage d'un jeune imbécile dont tout l'esprit consiste à crier à tue-tête en ricanant : « C'est insensé! » Mademoiselle Angelo, dont nous constatons volontiers les progrès, joue très-agréablement le rôle de l'impérieuse Carmina; pourtant, dans son zèle à devancer les modes excentriques, elle se fait tort au premier acte par l'exhibition d'une espèce de cabriolet de paille, coiffure à laquelle les yeux ne sont point faits et qui est proprement une horreur.

HOP-FROG.

PLANCHE G. N° 433. — DESCRIPTION PAGE 338.



TOILETTE DE CAMPAGNE

Modèle de M^{me} Morison (rue d'Antin, N° 14)



A. Leroy, imp. r. des Marais, 66.

6

Ad. Goubaud & Fils, Ed. Paris.

1152^b

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 22.

Modèles deingerie du Magasin Aux Elegants Boulevard des Halles, 5.

Corsets de P. de Plument, r. Vivienne, 33. Eau de Cologne des Sultanes, rue Vivienne, 33.

Eau Goulonse de M^{me} V. Molinot, r. de Provence, 3. Veloutine Viard, Pl. du Palais-Noyal, 2.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud And Son, 30, Henrietta Street Covent Garden, W. 1.



PLANCHE G. N° 437. — DESCRIPTION PAGE 338.



TOILETTE ÉLÉGANTE — CÔSTUME D'ENFANT

Modèles de M^{me} Morison (rue d'Antin, N° 14)

LE MENDIANT

(NOUVELLE. — SUITE ET FIN.)

M. Kerautem, qui portait avec une grande distinction la petite tenue de son grade et dont la tête ornée de favoris blancs révélait une intelligence d'élite, se tenait debout près de la porte.

— Yvonne, dit-il à l'ouvrière, les jeunes gens doivent le respect aux personnes âgées; vous paraissez l'oublier; ma femme a besoin de vous, allez la trouver.

Resté seul avec le mendiant, il le regarda quelques instants en silence, avec une attention minutieuse.

— Rivoalan, lui dit-il enfin, il paraît que tu t'ériges en moraliste; tu n'es donc pas ivre; depuis quand cela t'est-il arrivé?

— Depuis hier.

— C'est bien long.

— Il y a commencement à tout.

— Vraiment, ce serait un commencement? Nous verrons.

— Mon amiral, à part l'ivrognerie, me croyez-vous un honnête homme?

— Oui, je te confierais ma fortune sans compter.

— Merci; cela m'enhardit à vous demander une faveur.

— Laquelle?

— Celle de me laisser vous aider dans vos travaux, comme je le faisais autrefois en mer.

— Autrefois, tu as été en effet pour moi un auxiliaire actif et dévoué; mais tu sais que ta maudite passion me força de renoncer à tes services.

— Vous pouvez au moins essayer.

— Eh bien, soit; viens avec moi.

V

L'ESPION

L'amiral conduisit Rivoalan dans une vaste pièce du premier étage dont il avait fait son laboratoire et où il se livrait à ses expériences. On y voyait un fourneau, des instruments de précision, des cornues, des alambics, des creusets, des fioles ornées d'étiquettes, une foule d'objets destinés aux études et aux analyses. Des modèles d'instruments de destruction affectés à la marine étaient rangés autour de la muraille; un tableau noir était couvert de dessins et de formules; une vaste table était chargée de livres et de manuscrits.

A partir de ce moment, le mendiant devint le compagnon assidu des travaux du savant officier; celui-ci l'employa à ses préparations et le chargea de ses communications avec le port de Brest; il le savait adroit et intelligent; mais il fut étonné de la ponctuelle exactitude, du zèle infatigable avec lesquels il accomplissait sa tâche. Il n'aurait pu trouver un collaborateur meilleur et plus zélé.

D'après ses ordres, on devait donner au nouvel hôte de la villa tout ce qu'il désirerait; mais, aux heures des repas, on étalait vainement devant lui les bouteilles et les flacons; il n'y touchait pas, et sa sobriété pouvait rivaliser avec celle d'un anachorète. D'anciens camarades de bord, le voyant trempé de sueur à la suite de longues courses, s'étonnaient de ne pouvoir le déterminer à trinquer avec eux. Quand il se trouvait au milieu d'un groupe de buveurs intrépides, il avait sans doute à lutter contre une puissante tentation, mais il n'y céda jamais. L'amiral l'observait attentivement et tendit souvent à sa téméraire des pièges dont il sortit toujours à son honneur. C'était une transformation radicale. Rivoalan démentait le proverbe qui range l'ivrognerie parmi les vices incurables.

Les travaux du laboratoire se prolongeaient fréquemment jusqu'à une heure avancée de la nuit. Un soir qu'ils s'étaient attardés jusqu'à onze heures et demie, le mendiant dit à l'officier :

— N'avez-vous pas aperçu une tête derrière les carreaux de la fenêtre?

— Tu es fou, lui répondit le savant, qui était alors absorbé par une expérience des plus intéressantes.

Rivoalan n'insista pas; mais il était bien sûr qu'on avait cherché à épier leurs travaux.

Il redoubla de vigilance, et les nuits suivantes il s'interdit le sommeil et se tint aux aguets pour surprendre celui qui tentait de dérober les secrets de la villa.

Par une nuit sans lune et sans étoiles, il s'était installé dans le jardin avec le chien de la maison, superbe bête qui avait plus d'une fois lutté avec des loups; il s'était appuyé contre un arbre; mais ses paupières, appesanties par l'excès des veilles, se fermèrent; au moment où il venait de s'endormir, le chien se dressa sur ses pattes et poussa un grognement sourd en s'avancant vers un être invisible dont il avait deviné la présence; mais il avait à peine fait quelques pas, qu'un bruit sec, semblable à celui d'un crâne que l'on brise, se fit entendre, et la vie du pauvre animal s'éteignit dans un gémissement d'agonie.

Rivoalan ne se réveilla pas; mais quelques instants après, son oreille prit l'alarme; il lui sembla qu'on cherchait à forcer une croisée avec précaution; il leva les yeux vers la fenêtre du laboratoire et, à travers les ombres de la nuit, distingua l'ombre d'un homme qui, accroché à l'appui, était occupé à briser la barrière derrière laquelle se trouvaient les trésors scientifiques obtenus par de longs et persévérants efforts.

Il fit feu du pistolet dont il était armé, et le voleur tomba sur le gazon, mais il était sans doute légèrement atteint, car il se releva aussitôt et se précipita sur le mendiant, qui cherchait à lui barrer le passage. La lutte ne fut pas longue; ce dernier s'affaissa, frappé d'un coup de poignard.

Quand il revint à lui, il était entouré de l'amiral et des gens de la villa, qu'avait attirés le bruit de la détonation; il ouvrit les yeux et se leva brusquement, comme mu par un puissant ressort.

— Ce n'est rien, dit-il en se tâtant.

La blessure n'était pas grave, en effet; mais il lui fallait une dose remarquable d'énergie et de force de résistance contre la douleur pour ne songer en cet instant qu'à la mission de dévouement qu'il s'était imposée.

Il courut à la porte, près de laquelle était étendu le cadavre du chien. Elle était ouverte, et la clef était encore dans la serrure; il l'examina, elle était neuve et avait dû être fabriquée récemment, d'après une empreinte ou un modèle confié au serrurier. Il ne formula pas son observation, mais il se souvint qu'Yvonne avait l'habitude d'emporter une clef du jardin; sans doute l'espion la lui avait dérobée et s'en était servi pour se procurer le moyen de pénétrer dans la villa.

Un chapeau mou laissé sur le sable était une pièce de conviction dont il n'avait pas besoin, mais qui pouvait servir à éclairer la justice.

Le mendiant rappela toutes les circonstances qui avaient éveillé ses soupçons, les tentatives dirigées contre l'arsenal de Brest et les forts du voisinage, un ensemble de faits qui attestaient une trame habilement ourdie, et dont Adolphe Glandas avait la direction. La possession des secrets de la villa était un objectif auxquels les inconnus dont il était l'agent attachaient naturellement une grande importance.

— Il faut agir sans retard, dit Rivoalan en terminant et ne pas laisser échapper ce misérable.

L'amiral n'avait pas de pouvoirs suffisants pour procéder par

lui-même et faire arrêter l'espion; mais dès que la nuit fut finie, il envoya des dépêches à Brest pour qu'on prit les mesures réclamées par les circonstances, et il expédia des agents qui devaient prévenir l'évasion de l'étranger du côté de la terre.

Après avoir pris toutes ces dispositions, il fit venir auprès de lui le mendiant.

— Rivoalan, lui dit-il, je suis content de toi; l'épreuve que tu viens de subir à ton honneur me paraît suffisante; désormais, rien ne t'empêche de reprendre dans la société la place qui aurait toujours dû être la tienne. Si tu retrouvais ta fille, je suis sûr qu'elle n'aurait pas à rougir de toi.

— C'est donc vrai, je m'étais longtemps refusé à le croire; mais depuis que j'ai entendu Marie, cet espoir ne m'a plus quitté; c'est ma pensée de tous les instants. Parlez, parlez, je vous en supplie; faut-il que je me jette à vos pieds? Vous voyez bien que vous me faites mourir d'impatience.

— Eh bien, viens avec moi, nous allons trouver Pornic.

— C'est donc lui qui est dépositaire du secret?

— C'est lui qui doit te le confier, mais seulement quand je l'y autoriserai.

Ils se mirent en marche dans la direction du village. La distance qui les en séparait fut vite franchie, car Rivoalan marchait avec une telle rapidité que son compagnon avait peine à le suivre.

VI

LE PÈRE ET LA FILLE

On était à l'époque d'une des plus fortes marées de l'année; la mer avait laissé à découvert des profondeurs qui se débrouent habituellement aux regards des hommes; c'était l'heure du flux, et déjà elle recouvrait des parties du rivage auxquelles elle n'atteignait jamais; elle montait encore, mais était au moment de battre le plein. Les pêcheurs se préparaient à en profiter, et beaucoup d'embarcations chargées de leurs équipages se balançaient déjà sur les flots.

Marie arriva tout essoufflée au moment où son père se disposait à prendre le large. La tristesse était peinte sur son visage.

— Je vous apporte une douloureuse nouvelle, mon père, lui dit-elle; Yvonne quitte le pays avec M. Glandas. Je savais qu'elle n'avait pas bien agi avec moi, mais je l'aimais toujours. J'avais toujours à la pensée les paroles que m'avait dites Rivoalan au sujet de cet étranger, j'ai fait moi-même des observations qui m'ont effrayée; les malheurs qu'elle appelait sur sa tête me faisaient trembler; pauvre cousine, il me semblait que si elle entendait ma voix, elle ne pourrait repousser mon amitié, que peut-être je pourrais agir sur son cœur; je n'ai pu résister au désir d'aller la trouver; on m'avait dit dans quelle maison elle devait travailler, je suis partie; mais je ne suis pas allée au bout de mon voyage, elle m'a aperçue de loin et est venue à ma rencontre.

— Tu viens me faire des reproches, m'a-t-elle dit d'un accent brusque et saccadé; ce n'est pas la peine; aussi bien tu n'auras pas longtemps sous les yeux le spectacle de ce que tu appelles peut-être ma trahison. Je vais partir et je suis bien aise de te voir pour te faire mes adieux. Adolphe a reçu une lettre qui le force à s'éloigner immédiatement; il va aux colonies, je l'accompagne, et nous allons ensemble rejoindre un bâtiment qui est près de mettre à la voile; une fois arrivés, nous nous marierons. Ne me fais pas d'objections. Adolphe a tout ce qu'il faut pour réussir; nous réussirons, et au moins là-bas personne ne me rappellera que je n'ai ni père ni mère.

Elle parlait avec volubilité, comme si elle avait voulu s'étourdir et écarter les objections. En me voyant pleurer, elle céda elle-même à l'émotion.

— Tu vaud mieux que moi, m'a-t-elle dit; je ne voulais pas

te revoir, parce qu'au fond du cœur je sentais que je t'aimais, ton père et toi; à quoi bon t'attendrir? Dis de ma part à mon oncle... mais non, ne lui parle pas de moi, il vaut mieux qu'il m'oublie. Que c'est bête de s'émouvoir ainsi!

Elle était, en effet, toute troublée; ses yeux étaient humides.

— Adieu, a-t-elle ajouté; soyez heureux.

Elle m'a embrassée et s'est brusquement éloignée.

— Pauvre Yvonne! Et lui... heureusement il ne connaît pas, il ne connaîtra jamais le malheur qui le frappe.

— Mon père, il m'a toujours semblé que vous me cachiez quelque chose; maintenant encore, je ne comprends pas vos paroles.

Pornic ne répondit pas et mit un doigt sur ses lèvres pour imposer silence à sa fille.

En ce moment, l'amiral et le mendiant étaient arrivés auprès de lui.

— Pornic, lui dit le premier d'une voix haletante, tu sais où est ma fille, dis-le-moi.

— Oui, tu peux parler, ajouta l'amiral, je te le permets.

Le pêcheur pâlit et resta quelques instants muet, interdit, puis il étendit la main dans la direction de Pénarvic.

— Regarde, dit-il, la voilà qui part avec Adolphe Glandas.

Une barque s'éloignait du rivage, montée par un jeune homme et une jeune fille qui ramaient avec une égale vigueur.

Le mendiant poussa un cri terrible.

— C'était Yvonne, dit-il; je la trouve et je la perds en même temps, la malédiction de Dieu est sur moi. Une barque, une barque, dix ans de ma vie pour une barque. Pornic, où est la barque?

— La voilà, je vais t'accompagner.

Tous les deux s'embarquèrent; au mouvement cadencé des rames qui s'abaissaient et se levaient alternativement, on reconnaissait l'expérience de deux vieux loups de mer; l'esquif glissait comme une flèche, fendait l'eau et bondissant sur les lames; il eut bientôt pris l'avance sur les deux fugitifs.

Les barques se heurtèrent. Rivoalan se jeta dans celle qui les portait.

— Rends-moi ma fille, misérable, s'écria-t-il.

Saisissant la jeune fille, il la porta pardessus les bords et la déposa à côté de Pornic.

Yvonne ne comprenait rien à ce qui se passait.

— Rivoalan a raison, dit le pêcheur; c'est ton père.

Il prit l'extrémité d'un cordon que la jeune fille portait au cou et montra au mendiant une croix d'or qui y était attachée.

— La reconnais-tu? lui dit-il.

— C'est celle que j'avais donnée à sa mère, répondit Rivoalan en la portant à ses lèvres.

Il était ivre de joie et parlait un langage incohérent, décousu, qui trahissait la violence d'émotions dont il n'était pas maître.

— Oui, regarde-moi bien, disait-il en oubliant de ramer, embrasse ton père, ce n'est plus le mendiant, le vagabond que le désespoir avait dégradé; c'est un honnête homme, qui trouvera de la force et du courage dans la pensée qu'il travaille pour sa fille.

Rivoalan n'était plus bon à grand'chose; aussi la barque, que contrariait le mouvement de la marée, mit beaucoup plus de temps à atteindre le rivage; elle finit cependant par y arriver, aux applaudissements de Marie et de l'amiral.

Pendant qu'Yvonne, troublée, confuse, partagée entre la joie, la honte et d'autres sentiments complexes qui ne lui permettaient pas d'avoir bien nettement conscience de la situation, recevait les caresses de son père et de Marie, la barque qui portait l'espion s'éloignait toujours, mais il luttait difficilement

contre les vagues; le vent soufflait plus violemment de l'ouest, le ballottait et ralentissait sa marche.

A travers la brume, on distingua un canot qui sortait du port de Brest et un petit vapeur qui chauffait prêt à partir; il put comprendre que la route allait lui être coupée et le goulet fermé. Il fit force de rames pour se glisser entre la presqu'île de Kelern et l'îlot de la Cormorandière, afin de rejoindre un navire étranger qui se tenait en panne à quelques kilomètres à l'ouest du fort Mengam.

Mais ses forces le trahirent, la barque dériva sur les rochers qui, de la pointe des Espagnols à Roscanvel, entourent la presqu'île d'une muraille inaccessible, et alla s'ouvrir sur les brisants. L'espion tenta de nager, mais une vague plus forte le jeta contre les rochers aigus des falaises, meurtri et sanglant, il disparut dans les flots.

L'amiral voulut que tout le monde se réunît chez lui pour fêter l'heureux événement. Yvonne, reposée de la violente secousse qui avait un instant paralysé ses facultés, sondant la profondeur de l'abîme dans lequel l'orgueil et la jalousie avaient failli l'entraîner, montrait qu'elle savait comprendre le dévouement et l'affection dont elle était l'objet. Les bons instincts avaient repris le dessus, et elle s'abandonnait sans réserve aux douces émotions qu'elle avait répudiées pour se jeter dans une folle aventure.

— Marie, dit-elle à sa compagne, me pardonneras-tu ?

— Oui, répondit celle-ci en la serrant dans ses bras, mais à une condition, c'est que tu nous aideras à te rendre heureuse.

— Aime-la bien, ajouta Rivoalan, car c'est elle qui a su me persuader et me guérir; c'est à elle que nous devons de nous trouver réunis.

Le mendiant s'établit, comme Pornic, sur les terres de l'amiral et tout près de lui; il vécut de la même vie; une amitié inaltérable unit les deux vieux marins.

A quelque temps de là, le même jour, la petite église fut témoin du mariage de Marie et d'Yvonne; elles épousaient deux braves garçons du pays.

Souvent, à l'heure où rentrent les pêcheurs, on voit sur la falaise deux jeunes femmes qui portent chacune un enfant dans ses bras; elles interrogent du regard l'horizon, et quand apparaît une voile bien connue, elles montrent aux deux charmantes créatures la barque d'où leur arrivent de loin des saluts affectueux.

Rivoalan rivalise avec Pornic d'activité au travail; il n'a pas oublié ses histoires; le soir à la veillée, il les raconte en famille; mais il ne les arrose plus comme autrefois et n'a plus besoin de demander à la boisson un stimulant pour entretenir sa verve.

L. COLLAS.

DE L'AMEUBLEMENT

Les anciens nous ont laissé peu de renseignements sur leurs ameublements.

Dans la Bible, comme dans les poèmes d'Homère, il n'est guère question que de lits, de tables, de coffres, de lampes, de tentures attachées en draperies sur les parois des murailles. Il est vrai que ces meubles sont incrustés d'or, d'ivoire, de pierres précieuses, et que les tentures sont teintées dans la pourpre. Mais il ne faut pas plus se laisser séduire par ce luxe des Orientaux, si poétique et tant vanté, que par celui qu'étaient les grands seigneurs de Pologne et de Russie, dont les maisons sont si incommodes à habiter, et qui, à côté d'un salon rempli de marbres et de bronzes d'Italie, occupent une chambre à coucher sans rideaux, et laissent dormir leurs gens à terre.

Les Chinois semblent être le peuple de l'Asie qui a le plus

multiplié et le plus diversifié les objets dont se compose un ameublement. En Europe, ce sont les Anglais qui l'emportent pour la commodité, la recherche, l'élégance et la magnificence. Les hôtels de Londres, et surtout les châteaux répandus dans les différents comtés de l'Angleterre, sont des musées où les productions des arts et de l'industrie de toutes les parties du monde sont rassemblées, afin que dans les plus petits détails le bien-être que peut comporter la vie matérielle se trouve joint aux satisfactions de l'intelligence: car les livres précieux ne couvrent pas moins les rayons de la bibliothèque, les cartons de dessins ne chargent pas moins les consoles, que les porcelaines du Japon n'encombrent les vaisseliers.

La France, malgré les immenses progrès qu'elle a faits en ce genre depuis le commencement du siècle, diffère presque autant de l'Angleterre que l'Italie et l'Espagne diffèrent de la France.

Sous le règne de Louis XIV, temps de créations et de perfectionnements, on n'avait imaginé que fort peu de chose pour la commodité et l'agrément des habitations. Madame de Sévigné recommande à sa fille, qui vient de Grignan passer l'hiver à Paris, d'apporter une tapisserie pour tendre la chambre où elle doit loger. A l'exemple du grand roi, on comptait pour rien ce qui n'avait que la commodité pour objet. C'est ainsi que madame de Maintenon, âgée, malade, souffrant du froid dans sa vaste chambre à Versailles, ne pouvait s'y entourer de paravents, parce que, disait Louis, les paravents dérangeaient la symétrie.

Les tapisseries, même celles des Gobelins, passèrent de mode au xviii^e siècle; on y substitua les tentures en damas, lampas et autres étoffes fabriquées à Lyon. Les canapés, les fauteuils, les voyeuses, devant être semblables aux tentures, les dames ne travaillèrent plus à leurs ameublements comme elles s'en étaient fait un mérite jusqu'alors. Les métiers à faire le *petit* et le *gros point* furent relégués dans les garde-meubles, et l'on remplaça ces massives machines par un léger métier à broder et un piano: car le temps que demandait la façon d'un ameublement de salon commençait à se diviser entre diverses études.

La mode la plus raisonnable fut celle de boiser les appartements. Au moyen d'une peinture blanche vernie, de quelques sculptures légèrement dorées et de hautes glaces, on eut des appartements fort élégants, fort gais, qui laissaient au goût le choix de leur ameublement.

Tout fut grec, tout fut romain à la suite de notre révolution de 1789; les gens du monde ne décidèrent plus de la mode: ils s'en rapportèrent aux artistes. Ceux-ci, sans considérer que les anciens, habitant des climats plus chauds, vivaient très-peu chez eux, firent exécuter des ameublements de belles, mais de tristes formes; ce goût, qu'on appelait sévère, fut poussé jusqu'à la manie. On aurait volontiers fait souper les Parisiens couchés comme chez Lucullus, et sous des portiques ouverts comme à Corinthe.

Le gothique vint plus tard à la mode. Le goût est plus sage aujourd'hui, mais moins pur, car les formes contournées, re-coquillées, à la Louis XV, s'éloignent du beau en ameublement comme les tableaux de Boucher s'en éloignent en peinture.

On ne peut guère citer les ameublements de l'Italie et de l'Espagne, où l'on imite les modes françaises ou anglaises, quand on ne se borne pas aux nattes, aux fantaisies de rotin et au petit nombre de meubles nécessaires dans les climats chauds.

M. P.

AU TEMPS
DES
CAILLES VERTES

UNE VEILLÉE DANS LES LANDES

(Suite et fin.)

Ce que Louise de Kerrouant éprouvait alors, une mère seule peut se le figurer; mais précisément parce qu'elle se sentait mère, il y eut en elle une régénération subite, complète, elle se résolut à défendre son enfant jusqu'à la fin. Oubliant sa faiblesse, chassant loin d'elle sa peur, elle s'élança vers un couteau de chasse, pendu près de son lit, débarrassa le couteau de la gaine et du ceinturon, et attendit.

Ainsi posée, madame de Kerrouant avait retrouvé toute sa beauté. L'un de ses bras étreignait sa fille, l'autre brandissait l'arme nue. La femme, en se sentant mère, était devenue héroïque. Elle rappelait ces types que la France a fournis, nombreux à l'histoire, plus que toute autre nation, parce que la France est en même temps chevaleresque et chrétienne. Ces deux mots ont fait Jeanne d'Arc vaillante et pure.

Des pas sourds se firent entendre, ils faisaient crier les marches de bois de l'escalier.

La porte s'ouvrit, et le chien s'élança sur deux paysans armés, trempés, ruisselants; mais, au lieu de mordre, il flaira avec une grande attention ces étrangers, chez lesquels il semblait retrouver quelque chose de connu.

La défection du chien, si brave et si fidèle, amena la défaillance de la jeune femme.

Tremblante, elle dit :

— Que me voulez-vous ?

— Oh ! dit un des paysans, vous pouvez quitter ce couteau, nous ne voulons pas vous faire de mal.

— Qu'est-ce qui me le prouve ?

— Nos fusils que nous allons déposer à côté de vous.

Louise déposa l'arme qu'elle tenait encore à la main et chercha la petite Jeanne qui criait en pleurant :

— Les Kourrigans ! les Kourrigans !

L'enfant croyait à l'arrivée des lutins qui chevauchent à travers les landes et les bois.

— Eh bien, dit madame de Kerrouant, voulez-vous m'apprendre ce que vous venez faire chez moi à pareille heure ?

— Nous vous avons fait peur ?

— Oui, un peu.

— A la petite demoiselle aussi ?

— Vous voyez bien.

— Nous en sommes fâchés, mais il le fallait.

— Et pourquoi le fallait-il ?

— Monsieur nous avait dit de ne point sonner, de peur d'éveiller les servantes.

— Quel monsieur ! demanda Louise, qui sentit son épouvante se traduire en frayeur et puis en étonnement.

— Monsieur votre mari.

— Mon mari ?

— Vère, monsieur Henri !

— Et où est-il ?

— Dame ! il vous le dit peut-être, répondit le plus âgé en tendant une lettre sur laquelle avaient déteint ses vêtements mouillés.

La peur revint à madame de Kerrouant, mais une autre peur. Depuis quelques semaines l'insurrection prenait une autre face à mesure qu'elle était réprimée. De restaurateurs d'un trône des chouans se transformaient en pillards, d'autres en dénonciateurs. Son mari serait-il arrêté ?

Elle brisa le fil qui entourait la lettre et lut :

« Ma chère Louise, ne soit pas trop inquiète, je rentrerai demain à Kerrouant. Nous avons eu fort à faire mes amis et moi, et malheureusement le temps ne nous est pas favorable. »

— M. de Kerrouant et ses amis, où ont-ils chassé ? avec quels chiens a-t-il chassé, puisque chiens courants et chiens d'arrêt sont ici restés au chenil ? demanda la jeune femme, aux deux Bretons muets comme les pierres de Karnoec ?

Elle reprit la lecture de sa lettre, puisqu'ils ne répondaient pas :

« Remets aux amis qui te porteront cette lettre (madame de Kerrouant jeta un indéfinissable regard sur les amis de son mari) des chaussures, des vêtements et un chapeau à toi, en un mot, tout ce qu'il faut pour vêtir une femme ; si ces vêtements te sont rendus, nous les conserverons comme de chères, nobles et saintes reliques. Je te dirai tout.

» HENRI. »

La foudre, tombée dans la chambre, n'eût point davantage anéanti madame de Kerrouant.

— Des vêtements à moi ? demanda-t-elle à ces hommes dès qu'elle put parler : pourquoi faire ? où est-il ?

— Le Monsieur ne vous le dit point ?

— Vous voyez bien, puisque je vous le demande !

Ils ne répondirent point.

— Mais pour qui donc tout cela ? demanda encore la jeune femme ; et cette nouvelle interrogation, c'était plutôt à elle-même qu'elle l'adressait qu'aux deux Bretons.

Mais les Bretons ne répondirent pas plus à cette question qu'aux précédentes.

Elle reprit :

— Vous l'avez laissé avec quelqu'un ?

— Dam, vère !

— Qui est ce quelqu'un ?

Nouveau silence.

La jeune femme hésitait. Il venait de se réveiller dans son cœur quelque chose de plus âpre, de plus aigu que la peur.

Son mari ne pouvait être qu'à une courte distance, puisqu'il envoyait chercher des vêtements. Le genre de vêtements qu'il spécifiait disait péremptoirement qu'il était avec une femme : qu'était donc cette femme, qu'il ne pouvait la lui nommer ? pourquoi était-il avec elle à cette heure de la nuit ? qu'y faisait-il ? et ce prétexte d'aller chasser les cailles vertes ?...

Toutes ces questions lui arrivaient incisives, empoisonnées.

Elle se perdait dans un dédale de conjectures, mais elle fut rappelée à la position du moment par la voix d'un des étrangers qui lui dit :

— Eh bien, madame ?

— Eh bien, vous direz à Monsieur que je n'ai pas de vêtements à lui envoyer.

Les paysans parurent surpris.

— Mais comment faire, alors ? dirent-ils.

Madame de Kerrouant allait répondre : « Faites comme vous voudrez, » lorsque la réflexion lui vint que ce refus, à ces hommes, de ce que son mari lui demandait, serait grave ; et comme elle pensa qu'après tout, si elle devait pleurer, une robe refusée ne la ferait pas pleurer moins ou n'essuierait pas ses larmes, elle se décida.

Mais comme chez la femme, à côté de la soumission de l'épouse, se trouve la malice féminine, elle choisit ainsi les objets devant composer le costume demandé par son mari pour un être inconnu, presque surnaturel, puisque ces objets, après lui avoir servi, revenant à Kerrouant, devaient y être conservés comme de chères, nobles et saintes reliques. Elle choisit donc des souliers de satin blanc, une robe et un turban de gaze bleue

lamée d'argent; toutes choses passées de mode et reléguées au fond des cartons. Elle fit un paquet de tout et le remit aux Bretons, qui partirent.

Le lendemain, vers midi, M. de Kerrouant rentra au château: il était pâle et défait et paraissait furieux. Il traversa la cour sans embrasser ni sa femme ni sa fille, accourues au-devant de lui, jeta brusquement à Louise un paquet que celle-ci reconnut pour celui que la veille elle avait envoyé, demanda à manger et gagna la chambre où déjà le lecteur a bien voulu nous suivre.

Arrivé là, il donna un coup de pied à Léal, qui cherchait à le caresser, et se posa bravement, convaincu que sa femme allait venir le retrouver.

Mais, comme elle ne venait pas, il l'appela d'une voix formidable.

— Voulez-vous me dire, demanda-t-il, heureux d'avoir trouvé le motif d'une querelle, ce qu'est devenu le cordon de la sonnette?

— Vous le saurez quand vous m'aurez dit vous-même ce que signifie l'algarade que vous avez fait faire ici cette nuit?

— Quelle algarade? fit-il, étonné de ce ton sec et froid auquel sa femme ne l'avait point habitué.

— De m'envoyer la nuit des inconnus qui ont failli me faire mourir de frayeur.

— Il est vrai que vous n'êtes pas brave.

— Sans être poltronne, monsieur, je pouvais craindre, sinon pour moi, du moins pour notre enfant.

— Je n'avais pas songé à Jeanne, dit-il radouci.

— Et moi, Henri, il vous est donc indifférent de me faire du mal?

— Du mal! et quel mal t'ai-je fait?

— Et cette toilette que vous me demandiez, pour qui était-elle?

— Je te conseille d'en parler, elle était de circonstance, ta toilette!

— C'était une toilette de bal. A l'heure où votre lettre la demandait on ne pouvait aller que là.

— Mais tu n'as donc pas su comprendre que ces vêtements étaient pour?...

— Pour qui!

Il lui dit un mot à l'oreille.

— Ah! ma foi! répondit-elle en riant d'un franc rire argentin, je ne savais pas que les princesses, de nos jours, courussent la nuit dans les landes comme au temps du roi Arthur.

— Madame! voulut faire Henri.

— Tiens, repartit-elle, caressante et le cœur allégé de tout soupçon jaloux, crois-moi, laisse les princesses courir les aventures, et, sous prétexte d'aller chasser les cailles vertes au pays nantais, ne leur fais plus escorte. Pour cette fois, je te pardonne: embrasse-moi, mais ne me quitte plus.

JEAN-JACQUES.

REVUE DES MAGASINS

De l'étoffe la plus simple, tirer une toilette d'une élégance irréprochable, voilà un des côtés du gracieux talent de mademoiselle Marie BATAILLON, dont le bon goût est assez bien établi pour qu'en toute occasion ses clientes s'en rapportent entièrement à elle sur les décisions à prendre en telle ou telle occasion.

Journellement depuis quinze jours, mademoiselle Marie Bataillon reçoit des lettres de Vichy ou d'ailleurs ainsi conçues, du moins quant à l'idée: « Il me faut immédiatement un costume, pour telle circonstance, — boire à la source, promenade sur la plage, excursions aux environs, table d'hôte, etc., etc. — Je vous donne carte blanche, vous connaissez mes goûts, je m'en rapporte complètement à vous... mais vite, vite, je n'ai rien à mettre... si je vous avais écoutée, ce ne serait pas ainsi! »

Choisir les étoffes, les tailler, les préparer, les transformer en un mot, n'est plus alors, pour mademoiselle Marie Bataillon, qu'un jeu d'en-

fant; et voilà comment il se fait que, depuis quinze jours, notre aimable *fee travailleuse* passe ses jours et ses nuits à réparer les oublis de ses clientes. Il est rare, en effet, que l'on se rende un compte exact d'avance des exigences de toilettes des villes d'eaux ou de stations de bains de mer.

Mademoiselle Marie Bataillon sait tout cela et prévient son monde, mais on ne l'écoute pas toujours; la quantité de caisses qui partent de sa maison, 5, rue Thérèse, presque chaque jour, en est la preuve.

— Le *corset-cage* de la maison DE PLUMENT est bien véritablement celui que toutes les femmes devraient porter en ce moment; souple, léger et frais, il convient tout à fait aux temps de chaleur. Une erreur assez répandue à son sujet porte à croire que ce genre de corset grossit à cause des *joues* qui séparent les lacets et les baleines; il est au contraire prouvé que ce gracieux modèle amincit sensiblement. Cette qualité mérite d'être prise en sérieuse considération dans un moment comme celui-ci, où la mode exige les tailles sveltes et cambrées.

La maison de Plument se fait du reste remarquer par le soin scrupuleux avec lequel elle suit la mode, entrant toujours dans ses vues les plus précises, ne négligeant rien dans la coupe et la fabrication de ses modèles pour les rendre aptes à toutes les nouveautés. Voilà pourquoi, mesdames, nous avons si grand besoin du concours de M. de Plument; avec les corsets demi-genres de sa maison, le *corset sultane* et le *corset Élise* etc., etc., nous arrivons à répondre aux nouvelles exigences de la mode. La réputation de jolie taille, tournure élégante, n'est bien souvent due qu'au soin minutieux avec lequel le corset a été choisi et de la marque de fabrication de la maison. Il ne faut donc pas choisir aveuglément ces objets intimes de notre toilette, mesdames, mais nous en rapporter à qui de droit, et faire de temps à autre une visite, 33, rue Vivienne, pour nous tenir au courant des innovations.

SPÉCIALITÉS

Conservé le plus longtemps possible les avantages que la nature nous a donnés, comme fraîcheur, éclat et beauté de la peau, n'est-ce pas là une des ambitions les plus caressées de la femme? C'est à cette raison sans contredit qu'est dû le succès immense de la *Veloutine Viard*; cette poudre exceptionnelle, adhérente, impalpable, invisible, qui s'assimile si parfaitement à la peau qu'on n'en soupçonne pas la présence.

Quelques personnes s'effrayent du mot *adhérent* et s'imaginent que les poudres de cette nature doivent être confondues avec les fards, qu'elles en ont les qualités bonnes et nuisibles. C'est là une grande erreur, pour la *Veloutine Viard* du moins, car elle a été l'objet particulier de recherches minutieuses de la part de chimistes distingués, qui lui ont reconnu une supériorité marquante.

En effet, il n'entre dans la composition de ce produit supérieur que des matières premières excellentes à tous les points de vue sous le rapport hygiénique. La *Veloutine Viard* est exempte de *bismuth*, dont la présence, c'est reconnu, est échauffante et nuisible à la peau; elle possède au contraire, avec le concours de la *glycérine*, des propriétés extrêmement adoucissantes.

Il faut beaucoup moins de *Veloutine Viard* que de poudre de riz ordinaire, parce qu'elle est plus fine et reste sur la peau; aussi réalise-t-on une économie sensible en s'en servant. Son concours est fort agréable en voyage et aux eaux, et c'est une excellente précaution d'en faire provision avant le départ. Mais dans le cas d'un oubli, il suffirait d'en faire la demande à M. VIARD, 2, place du Palais-Royal, en indiquant la nuance préférée, — blanche, rosée ou chair, — pour recevoir immédiatement la boîte en question.

— Il est bon de remarquer combien il est difficile, sinon impossible à une femme de ne pas se servir d'un moyen quelconque pour entretenir ses avantages naturels, sinon les augmenter, puisqu'il y a pour cela tant de recettes, et que la généralité des femmes s'en servent.

Du reste, il n'y a pas à vouloir prouver la nécessité d'une certaine coquetterie chez les femmes: elles sont trop intelligentes pour ne pas le comprendre seules; et leur parler du *lait antéphélique* de CASBÈS n'est ni une nouveauté, ni un ennui; ne lui doivent-elles pas une partie de leurs triomphes!

Pour les personnes qui n'aiment pas la poudre de riz, rien de plus agréable que le *lait antéphélique*; employé comme lotion coupé d'eau, il transforme le teint le plus rebelle, dissimulant les taches de rousseur, les masques de grossesse etc., etc.

Les femmes un peu colorées trouvent un avantage réel à se servir du *lait antéphélique* qui adoucit extrêmement la vivacité de leur teint.

Adresser toutes les demandes 26, boulevard Saint-Denis.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.
L. ROUVENAT *, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.